

d'Orléans n'a jamais dit ce que lui prête ici M. Dunn ; ensuite, il ne pouvait pas le dire, car la dernière proposition que condamne le *Syllabus* est celle-ci : "Le Pontife romain peut et doit se réconcilier avec la civilisation moderne." Or, se réconcilier avec la civilisation moderne ou avec la société moderne, c'est absolument la même chose ; l'un se prend pour l'autre. Mgr. Dupanloup n'a donc pas pu dire que le Concile ferait une réconciliation que Pie IX condamne absolument, car il est impossible que le Pape et le Concile se contredisent. D'ailleurs, la société actuelle ne s'appelle moderne que parce qu'elle a rompu avec les traditions catholiques du passé ; parce qu'elle est en révolte contre Dieu, constituée et organisée d'après des principes anti-chrétiens et révolutionnaires. L'Eglise ne peut donc pas se réconcilier avec la société en tant que moderne ; le supposer, c'est admettre que l'Eglise peut pactiser avec l'erreur, par conséquent qu'elle n'est plus l'Eglise.

Le prochain Concile œcuménique ne peut que proclamer de nouveau les principes qui sont la base de tout ordre social. Il répètera que toute autorité sur la terre vient de Dieu ; qu'elle est sainte, inviolable, indépendante dans sa sphère ; qu'elle doit être obéie et respectée par les peuples. Il rappellera aux gouvernements que, quelle que soit la forme sous laquelle ils se présentent, ils sont sous la dépendance de Dieu, qu'ils lui doivent un culte, et que le premier de leurs devoirs est de professer la vérité, la respecter, la faire respecter et favoriser sa diffusion. Il leur dira encore qu'ils doivent faire régner la justice, par conséquent respecter ses droits et ne rien entreprendre contre eux. Il leur dira enfin qu'il n'y a de liberté que pour le bien, et que c'est un crime de vouloir mettre des entraves à l'exercice de cette liberté.

Comme on le voit bien clairement, l'Eglise a ses dogmes et sa morale, qui ne vieillissent point, qui ne changent point ; les peuples et les gouvernements doivent les accepter ; à ce prix seul, ils seront en bon terme avec elle.

M. Dunn, continuant de faire le résumé de la lettre de Mgr. Dupanloup, dit :

"De grands malentendus se sont élevés sur toutes les questions qui concernent l'Eglise, depuis cette révolution de 1789 qui emporta l'Eglise dans sa tempête, et l'Eglise ne sut pas distinguer alors ce qui tenait à un état de choses légitime sans être nécessaire, et ce qui constituait les principes essentiels et l'esprit immuable du christianisme."

Ce résumé passe l'affreux. Il n'est pas besoin de dire qu'il dénature complètement la pensée de Mgr. Dupanloup ; un prélat aussi distingué sous tous les rapports ne saurait proférer des absurdités ni des impiétés semblables. Elles sont le fait du seul M. Dunn. Maintenant comment expliquer qu'un écrivain, qu'on dit être distingué et bien pensant, n'ait pas compris Mgr. d'Orléans et qu'il lui fasse tenir le langage des rédacteurs du *Siccle* ? Comment se fait-il, surtout, que la *Minerve* publie de pareilles correspondances ? Nous n'y comprenons plus rien. Quoi ! l'Eglise, qui est l'infailibilité même, l'Eglise, qui est la colonne de la vérité, aurait erré, ne sachant pas distinguer ce qui est légitime, mais non nécessaire, des principes essentiels du christianisme ! L'Eglise, qui est le christianisme même, s'incarnant, vivant et revêtant une forme sociale, n'aurait pas compris les principes essentiels et l'esprit immuable du christianisme ! En d'autres termes, l'Eglise ne se comprendrait pas elle-même ; elle aurait pendant un certain temps et à une certaine époque, ignoré quels sont ses principes essentiels et quel esprit doit l'animer ! Mais, c'est là détruire la notion même de l'Eglise ; elle n'existe plus, elle ne peut plus exister ; si ce que dit M. Dunn est vrai.

Que M. Dunn nous le dise donc, qui comprenait le christianisme à ce moment où l'Eglise ne le comprenait plus ! Il y a

donc en ce monde une autorité enseignante supérieure à celle de l'Eglise ! Et cette autorité, qu'est-elle ? Nous serions curieux de le savoir.

Il n'est pas vrai non plus de dire, comme M. Dunn suppose, gratuitement que Mgr. Dupanloup l'a fait, que la révolution de 1789 a emporté l'Eglise. Cette révolution n'a pas emporté l'Eglise ; elle est restée debout comme au temps de persécutions des Néron et de Dioclétien.

Pour terminer sur ce sujet, nous prendrons la liberté de prier M. le correspondant parisien de la *Minerve*, dont les intentions sont excellentes, nous n'en doutons pas, d'étudier un peu plus les graves questions qu'il aborde afin de ne rien dire que d'exact. En matière religieuse, il faut y regarder de très-près, à notre époque principalement.

Comme on l'a prévu tout d'abord, les choses prennent une fort mauvaise tournure en Espagne. Les chefs du gouvernement provisoire, qui ont indignement trahi leur reine et poussé à la révolution, subissent aujourd'hui le juste châtiment qu'a mérité leur infâme conduite. Les républicains sont en pleine révolte contre eux, et la guerre civile menace de prendre de larges proportions. Ainsi cette révolution d'Espagne, qu'on a dit s'être faite si paisiblement, n'échappera pas à la loi commune des révolutions : elle fera couler le sang à flots.

La précocité

"Nourriture passe nature."

(Ancien proverbe.)

Vous n'ignorez pas, lecteurs, que l'on peut, par des procédés artificiels, tirer de quelques espèces végétales une foule de variétés utiles. Il en est de même dans le règne animal ; avec un peu d'intelligence et de prudence, l'homme peut modifier les lois de l'organisation. Le régime : voilà le premier moyen d'obtenir des résultats assurés. Avec la nourriture seule, nous parvenons à modeler la structure du bétail, à lui donner de nouvelles qualités.

Nous nous plaignons souvent que l'élevage et l'engraissement de notre race bovine ne donnent pas toujours des profits suffisants, nous nous en prenons au peu de précocité. Nous avons tort ; c'est le régime qui fait défaut. Ecoutons à ce sujet Eug. Goyot qui, dernièrement dans la *Gazette des Campagnes* de Paris, relevait cette même erreur :

"Je n'ai qu'un mot à dire sur ce point—le peu de précocité de nos races.

"La précocité n'est pas une faculté spéciale, le privilège inhérent à telle ou telle race : ce n'est qu'un effet. Elle résulte de l'activité des fonctions digestives s'exerçant, dès la naissance, sur des nourritures appropriées, riches dans tous les cas, et données en abondance.

La rapidité de l'accroissement ne peut se manifester que grâce à de larges influences : une bonne organisation, une santé robuste ; une nourriture copieuse, choisie, de facile assimilation, et les meilleures conditions de l'hygiène, soit une habitation en tout confortable, de l'air toujours pur, une température douce et des soins de toute espèce. Sans aucune exception, les races précoces sont ainsi élevées et entretenues : on les dit perfectionnées. Leur perfection résulte de cet ensemble d'attentions qui consiste, en somme, dans une administration régulière et judicieuse.

"La croissance tardive s'effectue sous d'autres influences. On l'observe partout où les nourrices sont tenues à la portion congrue, et où, par une conséquence forcée, si peu logique ou physiologique qu'elle soit, l'allaitement des petits est presque indéfiniment prolongé ; on l'observe là où les jeunes ne sont pas "poussés de nourriture," où loin de les alimenter abondamment et substantiellement, on leur distribue d'une main avare des rations insuffisantes et par la qualité et par la quantité ; là où les soins hygiéniques sont souvent défaut, et où leur absence équivaut à priva-